Lettre sur l'incitation

Letter on the incitement

Brief über den Ansporn

Francis Marmande

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2607>

DOI : [10.4000/leportique.2607](https://doi.org/10.4000/leportique.2607)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 25 octobre 2012

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Francis Marmande, « Lettre sur l'incitation », *Le Portique* [En ligne], 29 | 2012, document 10, mis en ligne le 15 décembre 2014, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2607> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2607>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

Lettre sur l'incitation

Letter on the incitement

Brief über den Ansporn

Francis Marmande

À Madeline Chalon

Je crois que le secret de la littérature est là, et
qu'un livre n'est beau qu'habilement paré de
l'indifférence des ruines.

- 1 Il y a un mystère dans les phrases que chacun retient pour soi, ces phrases qui hantent ou soulèvent ; ces phrases auxquelles on revient ou qui plutôt reviennent, elles, comme reviennent les rêves et les chansons. Qu'elles ne soient pas communes à tous, sauf exceptions, à moins que l'institution ou quelque hasard les aient homologuées, qu'elles restent singulières et bien cachées, devrait convaincre, mais de quoi ? Mon propos, Madeline Chalon, ou ce que je tenterai d'en faire, répondra d'autant mieux à votre invitation, qu'il prendra la forme d'une lettre, d'une réponse, d'un envoi. C'est à la fois naïf et prétentieux, mais depuis le début je ne peux me séparer de ce pari qui est bien plus qu'un désir, et moins qu'une facilité.
- 2 Si j'en profite pour reprendre un motif – *l'incitation* – qui m'aura fait pas mal cavalier, c'est aussi pour l'éclaircir, une dernière fois, peut-être.
- 3 Dès *L'Indifférence des ruines* (1985), parcourant « les lectures illimitées » qui se faufilent sous les récits, ou qui les trament quand elles n'en sont pas le motif ; décelant sans trop de mal, après d'autres, chez Bataille, ces lectures que Marguerite Duras, parant au plus pressé, nomme les lectures « personnelles », il m'a semblé que l'on pourrait, non sans quelque perte bénéfique, passer de la conception linéaire de *source*, de celle plus mimétique, de *modèle*, ou plus structurale, d'*intertexte*, à une dynamique, une cinétique, que suggérerait la notion d'*incitation*.
- 4 Il n'est pas sans profit de faire un détour par Leiris. Pas seulement en raison de sa proximité avec Bataille. Leiris ne manque jamais, fût-ce à son détriment, de remonter le fil des naïvetés qui conduisent à écrire (aimer, souffrir, croiser, s'impliquer, penser,

parler, ne pas s'aimer, témoigner, guerroyer, faire le point, mourir, etc.), incisives, guillemets, revirements, tirets, compris dans le lot : « Contrairement à ce que j'ai toujours pensé, je m'aperçois qu'*attendre d'être inspiré pour écrire*, cela veut dire qu'on est un pur esthète : dans ce cas, en effet, l'inspiration n'est qu'un moyen et c'est l'écriture qui est la fin. Ce qu'il faut au contraire, c'est écrire pour être inspiré. Si l'acte d'écrire n'*inspire* » pas, s'il ne met pas dans cet état particulier qu'on évoque sommairement à l'aide du mot « inspiration », qu'est-ce donc que cet acte d'écrire, sinon ce que j'ai toujours dédaigneusement traité de « littéraire », – une pure besogne de confection, plus ou moins bien réussie, selon qu'on aura été bien « inspiré » ou non ? » (*Journal*, Gallimard, 11 octobre 1942).

- 5 Formulation de la question dont on pourrait suivre à la trace, les avatars, à la date du 18 janvier 1978 : « Tout se passe, quand je me sens en bonne veine d'écrire, comme s'il y avait rencontre d'un mouvement venu de l'intérieur et d'une excitation qui vient de l'extérieur (soit d'une réalité intellectuelle ou matérielle, soit du langage lui-même. » En 1929, moins chantourné et bien entendu épargné par les tics très « sixties » auxquels il s'abandonne cinquante ans plus tard, même lui (« Tout se passe comme si »), il avait noté, nous étions en plein mois de mai : « Pour écrire, j'ai toujours eu besoin jusqu'à présent d'une espèce de sommation du monde extérieur, – sommation que je cherchais à provoquer moi-même par des moyens divers (noctambulisme, alcool, voyage, promenades, troubles quelconques dans ma vie, etc.) ».
- 6 Ces phrases qui reviennent ? Commençons par isoler ou simplement identifier celles dont je n'ai que trop souvent, sans toujours m'en rendre compte, paré le commentaire ou la lecture de Bataille. Ne voyez rien de saugrenu à ce qu'on recoure ici à la langue des virtuoses du contrefilet, qui savent lever la lame, non vers le muscle, mais vers les nerfs adhérents, afin d'en tresser de fines bandelettes. Car c'est cela, « parer ». La première de ces phrases, elle me poursuit, nous fut soumise par Jean Beaufret le 22 février 1964. Elle me poursuit mais il n'est pas exclu de penser que le concert que donnait le soir même Thelonious « Sphere » Monk à Pleyel, je les fiance toujours, la musique de Monk et la phrase, ne vienne faciliter cette poursuite. Elle permet de se défaire d'une opposition qui fait un fort retour, avez-vous remarqué, celle, épuisante et que l'on croyait épuisée, du fond et de la forme. Une précaution de Leiris en style de repentir permettra de rejoindre cette phrase, elle est de Nietzsche.
- 7 Leiris (il parle de tauromachie) : « Identité, si l'on y tient, de la forme et du fond mais, plus exactement, démarche unique me révélant le fond à mesure que je lui donnais forme... » Nietzsche, dans le chapitre « Physiologie de l'art » de la *Volonté de puissance* : « On est artiste à la condition que l'on sente comme un contenu, comme "la chose elle-même", ce que les non-artistes appellent la forme. De ce fait, on appartient à un monde renversé ; car maintenant tout contenu nous apparaît comme purement formel – y compris notre vie. » Y compris notre vie... À la traduction par « monde renversé », Beaufret préférerait « un monde à l'envers ».
- 8 Je devrais ici ajouter sans rapport – autant dire qu'il en est sans doute un, qui reste à déceler –, une autre phrase avec laquelle je doute d'en avoir jamais fini. Elle est de Barthes, qui m'a toujours paru avec Foucault et Sollers un de ces lecteurs de Bataille qui lisent fort (comme on écoute fort), même s'il s'en défend. Il le cite pourtant dès la préface de *La Sorcière*. Ajoutant bien plus tard : « Bataille, en somme, me touche peu : qu'ai-je à faire avec le rire, la dévotion, la poésie, la violence ? Qu'ai-je à dire du "sacré", de l'"impossible" ? Cependant, il suffit que je fasse coïncider tout ce langage (étranger)

avec un trouble qui a nom chez moi la peur, pour que Bataille me reconquière : tout ce qu'il écrit, alors, me décrit : ça colle. »

- 9 Son érotisme âcre, étourdi, gai, tenté par le néant que double l'absence de Dieu, le clou dur, n'est pas ce qui effraie : « Je fais peur, dit Bataille, non pour mes cris, mais je ne peux laisser personne en paix. »
- 10 *Incitation*, à distinguer donc, de source, d'influence, oublions inspiration et autres vaticinations (elles jouent pourtant leur rôle, mais c'est une autre histoire), *incitation* en ceci qu'elle est porteuse d'imaginaire citation et de production rétroactive des écrits. Cadrage-débordement de la notion d'*intertexte*. Je n'écrirais sans doute plus comme cela, ce soir.
- 11 Mais le geste, oui, j'y reviendrais car il m'obsède, et au fond, décide de toute pratique d'écriture, de la plus humble à la plus haute, sans distinction. Même s'il est moins téméraire de l'avancer que de l'établir.
- 12 Que dire de ceci, Bataille toujours ? « J'ai commencé à écrire sans détermination précise, incité surtout par le désir d'oublier, au moins provisoirement, ce que je peux être ou faire personnellement. » Ce désir d'oubli de soi, fût-il provisoire... Une si petite coupure... On préfère effacer, par commodité de méthode, ce mince détail de présence, d'activité et d'existence : Bataille aura été tout ce que l'on veut sur terre, sauf l'écrivain stratosphérique, transcendantal, qu'un imaginaire survolté réclame pendant deux siècles, dans une toute petite région de la planète, petite mais écrasante, deux siècles et demi à tout casser.
- 13 Ses preuves académiques, Bataille les a faites à l'École des Chartes. Pour quelque raison où l'argent n'est pas seul intéressé, il n'a jamais cessé, sauf maladie, d'exercer son office de conservateur, dans des bibliothèques parfois éloignées de Paris. Tout cela est maintenant aussi bien connu que l'espèce de graphothérapie à laquelle le docteur Adrien Borel l'invite, non sans succès, doublée d'un troublant corps à corps avec l'écriture, le fragment, la note, le vin pur, la fulgurance, le discours, l'abandon ou le silence.
- 14 Incitation ? Si tant de protocoles, de rituels et de superstitions, conspirent à retarder ce geste de l'écriture, c'est bien parce qu'il signe une coupe radicale dans le mouvement d'écrire. Un après sans commune mesure avec l'avant. Un après sans avant. La procrastination est sa mesure, parfois relayée par le mouvement si long à trouver son rythme et sa forme, qui consiste à tourner autour du sujet avant de plonger, comme on observe dans les articles de Bataille ou dans les tâtonnements et murmures d'un flamenco qui précèdent son cri.
- 15 Le fameux plongeon de la falaise, auquel se livrent, de 35 ou 40 mètres, rasant la pierre, les « Clavadistas » d'Acapulco, invite, en-deçà de la stupeur, à penser. Ils s'élancent comme si de rien n'était, non sans avoir prémédité la juste vague qui, bouillonnant dans le goulet d'étranglement d'un trou d'aiguille, les empêchera de se tuer. Ce défi synchrone donne une assez bonne idée de la chose – presque trop véridique pour ne pas renvoyer l'écriture à un jeu –, mais le sacré, que l'on se gardera de convoquer ici, devrait apporter, dans son élévation comme dans sa souillure, quelques clefs. N'importe quelle chute libre de 5000 mètres, aussi. L'instant du saut face à la planète que l'on ne quitte pas des yeux est très intéressant. Le doute est un hommage à l'espoir.
- 16 Et puis soudain, au détour de *Méthode de méditation*, « ce qui néanmoins me donne le pouvoir d'écrire, est d'avoir mieux aimé, quelquefois, ne rien faire. »

- 17 Mais aussi, cet étonnement qui continue de rendre joyeux devant « la réaction vraiment puérile d'un petit nombre d'entre nous qui seuls, au milieu du monde, se demandent encore naïvement ce qu'ils font sur le globe et quelle farce leur est jouée. Ceux-là veulent déchiffrer le ciel ou les tableaux, passer derrière ces fonds d'étoiles et ces toiles peintes, et comme des mioches cherchant les fentes d'une palissade, tentent de regarder par les failles de ce monde. L'une de ces failles est la cruelle coutume du sacrifice. » Ceci figure dans *L'Art, exercice de la cruauté*, publié le même mois qu'*Un roman monstrueux* (à propos de James Hogg), en juin 1949, mais pas dans *Critique* : dans *Médecine de France* n° 4...
- 18 Je ne suis pas le dernier, en 1971, probablement pas le premier non plus, à noter, dans un texte sur la citation en jazz, au titre assez daté : *Le Travail de la citation ou le sens en procès* – daté au sens regrettable ou simplement drôle du terme –, qu'il y a dans le *citare* de langue impériale (*citar* en castillan), l'idée d'une mise en mouvement ; un rien qui fait venir, convoque, excite, provoque. Idée d'un geste où se conjuguent, dans l'arène, plusieurs harmoniques simultanées. Idée d'un geste bien plus discret qu'on ne l'imité : poignet, tressaillement du drap, voix, jambe en avant, le tout exécuté avec, si possible, la plus grande douceur. Geste de *citer* le toro (*citar*), geste qui le met en mouvement et décide de sa charge. Geste qu'une approximation de distance au centimètre près, une mauvaise appréciation d'angle ou de terrain, rendra parfaitement vain ou mortel. Il est troublant que des spectateurs occasionnels, s'ils se prennent à le contrefaire, se livrent à des torchonnades pas moins désobligeantes que les balourdises par quoi d'autres prétendent mimer le jeu d'un contrebassiste. C'est donc cela qu'ils voient ? On comprend mieux.
- 19 Les phrases qui reviennent, sont comme les films fétiches. Lesquels n'ont rien à voir, ils en seraient plutôt la ligne de fuite, avec les « meilleurs films », pis encore, avec « les films à voir ». Les films fétiches – je pourrais citer au vol et en vrac, sans autre mention ni le moindre désir de dresser une liste flatteuse, *Le Voyage dans la lune*, *Shadows*, *Viridiana*, *Imitation of Life*, *What Did You Do In The War, Daddie ?*, *Le Doulos*, *Le Cochon*, *Eyes Wide Shut* –, les films fétiches en savent long sur vous. Vous les croyez détenteurs d'un secret que vous cherchez à percer, ce sont eux qui tentent de vous dire ce que vous ne savez pas de vous.
- 20 En cela, on pourrait les distinguer de ces airs qui s'installent en tête sans qu'on en soit le maître, pour la journée, la semaine, la quinzaine. D'où viennent-ils ? Pourquoi insistent-ils ? En quoi le plaisir qu'ils produisent le dispute-t-il à l'agacement ? Comment finissent-ils par disparaître ? Les deux plus récents que je pourrais invoquer ? L'inhabituelle ligne mélodique, inhabituelle pour une chansonnette à l'époque, dont le si modeste Henri Crolla a habillé la *Sanguine* de Prévert (interprétée par Yves Montand). Ou l'étrange motif obsédant de la « musique des musiques de film », au sens où l'on dit le désert des déserts, celle du *Troisième homme*. Scénario, Graham Greene, plus Alexander Korda, Carol Reed et Orson Welles. Musique, Anton Karas à la cithare.
- 21 On sait que le quartet de Coltrane, au début des années 1960, LE quartet (McCoy Tyner, Jimmy Garrison, Elvin Jones), fait basculer l'improvisation au fond des grands secrets. Comment ? En jouant à satiété une petite rengaine qui vaut bien la sublime musique idiote d'Anton Karas. Rengaine connue par les versions de Julie Andrews, Björk ou Maté Altéry : *My Favourite Things*.
- 22 Le titre indique bêtement ce qu'il en est des rengaines, des films fétiches et des petites phrases qui reviennent. Toujours est-il que si l'on dénombre quarante-sept versions

publiées, dont certaines avec Eric Dolphy, il est évident que dans l'avant-dernier virage du quartet qui explosera en plein vol à l'été 1965, *My Favourite Things* avait valeur de talisman, d'échauffement, de mise en route, d'anacrouse générale de l'œuvre improvisée, d'incitation et de plongée dans l'inconnu.

- 23 Quelques semaines avant sa mort (18 mai 2004), Elvin Jones racontait ceci, qui résume l'affaire. Un producteur avait engagé LE quartet dans ses studios de Francfort. Fortuné et germanique, le producteur payait bien, mais il avait des principes. Tous les matins, le quartet devait, à peine un peu plus tard que l'heure habituelle où ses membres se couchaient, se retrouver en studio. L'horaire était strict. Pendant plusieurs mois, un peu fatigué, le quartet a commencé toutes ses séances imposées par *My Favourite Things*. Ils faisaient tourner cette petite valse à l'infini. Jusqu'à quel point ? Jusqu'à ce point de circulation d'inconscient à inconscient, qu'ils auront su toucher, comme d'autres, toutes musiques confondues. Mais qu'ils auront touché, eux, Coltrane, McCoy, Jimmy Garrison et Elvin, ainsi qu'ils se nommaient entre eux, avec leur méthode, leur son inimitable, ce son perdu dans le cosmos désormais, et dans la nuit entière.
- 24 « Rien de moins avouable (une si petite raison à l'origine de la décision !) que la mise en marche d'un écrivain. » Voilà où je voulais en venir. Celle-ci aussi, qui dit à la fois la raison de ma lettre et sa réponse sans phrase, on la trouve dans des annexes inédites de l'œuvre complète, sous forme de note (VII, 455). Ailleurs, Bataille dit « mise en route », ou « mise en branle ». Et je ne me suis jamais demandé pourquoi cette petite phrase qui revient comme un air vous trotte dans l'oreille, s'est, dans son évidence, si souvent présentée, que je l'entends comme on fredonne.
- 25 En premier lieu, parfaitement dans son emploi, Bataille dit de la mise en marche d'un écrivain qu'elle est tout, sauf avouable. Ou plutôt, selon la gymnastique des négations si caractéristique de sa pensée, « rien de moins avouable... » À ce geste dont on fait, pas seulement depuis le romantisme, un introït un rien pompeux, sacrificiel, toujours si douloureux – noirceur des pages blanches et autres fariboles –, Bataille accorde « une si petite raison »... En somme, lui dont on regrette l'irrationalisme, le réduit à la raison. Moins à la cause qu'à la chose.
- 26 Qu'il y ait *décision*, rupture, brisure, tranchant – voir Barthes dans son rapport, « indécis », dit-il, à la psychanalyse, il n'ose trancher dans le vif –, semble à Bataille, au moment d'écrire, aussi radical que futile. En quoi se joignent sacré et souveraineté. Ce moment d'écrire, cet instant, me préoccupe autant, pour l'avoir éprouvé sans doute, que l'incitation dont je parle. Et autant que les lecteurs de Bataille que j'aime, Jacqueline Risset, Jean-Michel Rey, Michel Surya.
- 27 « Au moment où j'écris, je reconnais la vérité du monde qui me porte, mais l'existence pesante qui m'appartient ne peut s'évader de ses lois : cette vérité n'est encore qu'un spectacle extérieur ! » (VII, 487) Rappel à l'ordre ou au désordre ? Rien de moins avouable ne saurait se confondre avec l'inavouable. Tout le jeu des négations chez Bataille, souligne qu'il n'y a ni symétrie, ni équivalence. Le rappel coupe court à l'histoire. L'écrivain écrit comme si l'éternité des phrases s'étalait hors du temps, là, devant lui. Alors que la fente exhibe le plus modeste des retours à la faiblesse d'écrire (« Aujourd'hui j'écris pour affirmer que je suis acquis à mon absence... ») ; à la misère des imaginations et des vérités devant l'inachèvement de l'Histoire. « L'histoire est inachevée ; quand ce livre sera lu, le plus petit écolier connaîtra l'issue de la guerre actuelle ; au moment où j'écris, rien ne peut me donner la science d'un écolier » (V, 261-262).

- 28 Quelques lignes plus haut, une parenthèse ouvre le paragraphe sur *l'instant d'écrire*. Rien ne peut faire que l'instant souverain de l'écriture ne soit privé de cette science minimale qui appartiendra bientôt à n'importe quelle mémoire ; « l'accord avec l'inachèvement de l'histoire – impliqué dans la mort – n'est que rarement accessible aux vivants ». L'inachèvement à ses yeux, c'est la transgression.
- 29 Que reste-t-il de nos lectures ? Qu'est-ce qu'on garde ? Que disent en creux ou en gloire ces phrases qui spiralent ou font des huit au-dessus de la page, comme les mouettes, par vent de nord-ouest, Paris est une ville d'Atlantique nord, que je regarde par-dessus des toits ?
- 30 « Je suis plus idiot que la foudre qui éclate de rire » (IV, 34). Je ne reviens distraitemment aux phrases qui relèvent de cette gamme, que pour indiquer à nouveau d'autres voies possibles ou impossibles, mais aussi parce qu'elles tintinnabulent trop souvent dans ma tête. Pour m'en débarrasser : « Je siffle le peu de forces qui me restent ». « Je suis heureux comme un balai dont le jeu fait dans l'air un moulinet ». « Mon langage annonce pauvrement la mélancolie de n'être ni Dieu, ni une huître ». « La mouche serait-elle à Dieu ce qu'à la voluptueuse est le trou du derrière chatouillé ? Qui la déroberait à ce qu'elle est ? La laisse ouverte et défaillante ? » « Il est à la fin plus gai de se laver avec colère que d'être propre ». « La peur étend l'ombre de Dieu sur le monde comme la robe de pension sur la nudité d'une adolescente vicieuse ». Quel drôle de Bataille tricote, de manière assez peu justifiée, cette mise en série ?
- 31 Que choisissent les petites phrases en nous ? Lisant à l'instant le *Montaigne, une vérité singulière*, de Jean-Yves Pouilloux (L'Infini, Gallimard), je suis frappé d'y trouver cette tonalité qui relève des évidences que personne n'avait lues avant. Ce qui produit une lecture renouvelée sans cesser d'être familière. On lit pour la première fois des phrases que l'on croyait connaître.
- 32 Celle que j'ai le plus souvent citée, maintenant, pourquoi en ai-je cette soif, sinon parce qu'elle renverse tout ce sur quoi je m'appuyais. Tout ce sur quoi je m'appuie : les diverses convictions qui portent, je n'en démords pas, l'hypothèse d'un *Bataille politique*, mais aussi bien, la perspective toujours opérante d'un « tout-politique » que sa remise au placard des vieilleries ne parvient pas à éteindre. Elle continue d'émettre.
- 33 Cette phrase obsédante oppose le monde des amants à celui de la cité (« *un baiser ruine la société* »). Elle est glissée, innocente, avec une sorte d'indifférence. Qu'elle défasse dans l'instant une construction si héroïque (« tout est politique ») glace sans laisser d'enchanter : « Le monde des amants n'est pas moins vrai que celui de la politique. Il absorbe même la totalité de l'existence, ce que la politique ne peut pas faire » (I, 532).
- 34 Aspiration fondamentale au néant, au sordide et à la saleté, retour en force de l'animalité en soi, l'érotisme est ce qui donne son plein sens à la transgression que l'absence de Dieu redouble. Autant qu'ils le peuvent, les interdits maintiennent le monde réglé par le travail, la vie attelée, à l'abri du désordre qu'introduisent la mort et la sexualité. L'ardeur voluptueuse, la rage du désir – cette solitude ensemble où elles laissent – suffisent à en persuader.
- 35 De ce point de vue, l'érotisme n'est pas seulement ce qui illumine : il est, dans la conscience de l'homme, ce qui met l'être en question. Il est, pour rappeler une phrase que tous citent, le scandale de la pensée : « De l'érotisme, il est possible de dire qu'il est l'approbation de la vie jusque dans la mort. » Il est acquiescement. Les phrases vers lesquels on va de concert (« Je pense comme une fille enlève sa robe. À l'extrémité de

son mouvement, la pensée est l'impudeur, l'obscénité même »), ne sont pas moins attachantes. Quel « nous » configurent-elles au juste ? Quel lien ? Qu'est-ce que nous ne comprenons pas, mais ensemble ? Celle-ci, encore, dans l'avant-propos au *Bleu du ciel*, plus offensif qu'il n'y paraît : « Comment nous attarder à des livres auxquels, sensiblement, l'auteur n'a pas été contraint ? »

- 36 Admettons que le « *comme* » (penser comme une fille enlève sa robe) n'aille vraiment pas de soi. Le « *sensiblement* » du second exemple n'est pas beaucoup moins énigmatique. Si l'on voulait faire vraiment rétro, on dirait de celles-ci qu'elles sont « *l'envers complice* » des petites phrases personnelles, mais qu'aurait-on gagné à le dire ? Pas beaucoup plus qu'à l'époque où l'expression d'*envers complice*, démonétisée aujourd'hui, faisait plaisir. S'ils ne faisaient pas plaisir, les clichés n'en seraient pas. « Nous avons cessé d'être à la hauteur de nos vérités premières, mais elles ne cessent pas d'être pour autant ». Absorbant la totalité de l'existence, ce que la politique ne peut pas faire, le monde des amants entre dans une rivalité avec le monde tout court. Avec le monde de la politique dont il se détache. Dont il se sépare sans réconciliation. La politique, passe encore, mais la science ? « Je crois que l'érotisme a pour les hommes un sens que la démarche scientifique ne peut atteindre. » (X, 12) Y aurait-il des clefs dans les 20000 pages de « gribouillis », c'est son mot, que le mathématicien Grothendieck a noircies entre 1970 et 1991 ? Dans sa théorie des Motifs que personne ne connaît ? Nous n'avons plus à redouter les sanctions des scientifiques vertueux qui, à la fin du xx^e siècle, savaient remettre les sciences humaines à leur place. Que la pensée, les lectures, éprouvent parfois un désir de science, fût-il fantaisiste, n'a rien de damnable, cela n'intéresse plus personne. Nous sommes à l'abri. Autant en profiter et revenir à Sade : « Je respecte les goûts et les fantaisies. Quelques baroques qu'elles soient, je les trouve toutes respectables, et parce qu'on n'en est pas le maître, et parce que la plus étrange et la plus inhabituelle de toutes, bien analysée, remonte toujours à un principe de délicatesse. »
- 37 « J'écris pour me parcourir, dit Michaux. Peindre, composer, écrire : me parcourir. Là est l'aventure d'être en vie. »
- 38 Michon achève sur ces mots, *Rimbaud le fils* : « Qu'est-ce qui relance sans fin la littérature ? Qu'est-ce qui fait écrire les hommes ? Les autres hommes, leur mère, les étoiles, ou les vieilles choses énormes, Dieu, la langue ? Les puissances le savent. Les puissances de l'air sont ce peu de vent à travers les feuillages. La nuit tourne. La lune se lève, il n'y a personne contre cette meule. Rimbaud dans le grenier parmi des feuillets s'est tourné contre le fils et dort comme un plomb. »
- 39 La politique, c'est l'ensemble de tous les discours, moins celui du désir (Barthes). *Le* politique, serait-il l'ensemble de tous les discours, plus celui du désir... Devant la lecture, clandestine par statut, « il faut du noir pour que s'opère la "décomposition sensationnelle" du sujet, la surprise profonde, le battement de cœur » – celui de la jouissance, de la peur (Barthes, toujours). « Cette désorganisation ne peut avoir d'autre nom que la peur. La peur vient de ce que personne ne sait à votre place : finies les croyances, commence l'écriture, qui est l'articulation (non la conjonction) du politique et de la jouissance »¹.
- 40 « Ma première incitation à travailler dans l'abstraction », note Calder en 1934, vient d'une visite à l'atelier de Mondrian, à l'automne 1930. Il y avait là un mur blanc, assez haut, « avec des rectangles de carton peints en jaune, rouge, bleu, noir et une variété de blancs, punaisés de manière à former une belle et grande composition. J'ai été bien plus

touché par ce mur que par ses peintures. » Cela dit, suggérant à Mondrian de faire osciller ou pivoter les cartons, « ce serait bien... », il ajoute entre parenthèses : « (il n'a pas approuvé) ».

- 41 Ce qui continue d'exciter dans cette idée d'incitation, assez banale au fond, c'est que tous, musiciens, artistes, écrivains, ils en ont parlé, ils en écrivent ; tous, la reliant à un mouvement, ce *moment* dont parle la physique classique. Le « *primum movens* » de son œuvre que Joseph Gabel identifie dans le fait d'être juif, pour Kafka, « l'élément de son œuvre qui l'a forcé à écrire. » Mouvement entre deux, entre deux états, entre deux êtres, deux instants, passe du silence, *incitamentum* que Baudelaire doit à Poe ou à l'opium, cause première et souvent oubliée, invariablement frivole, dit-il, « dans mon cas ».
- 42 Ce quelque chose qui force à penser parce qu'il est « l'objet d'une rencontre fondamentale, et non d'une reconnaissance. Ce qui est rencontré, ce peut être Socrate, le temple ou le démon. Il peut être saisi sous les tonalités affectives diverses, admiration, amour, haine, douleur. Mais dans son premier caractère, et sous n'importe quelle tonalité, il ne peut être que senti » (*Différence et répétition*, 1968). Serait-ce là, l'émotion méditée dont parle Bataille ? Ce qui, pour l'auteur pourrait s'appeler « Conclusions » et pour le lecteur, « Incitation » (Proust, *Sur la lecture*) : « Nous sentons bien que notre sagesse commence où celle de l'auteur finit, et nous voudrions qu'il nous donnât des réponses, quand tout ce qu'il peut faire est de nous donner des désirs. »
- 43 Réponses ou désirs ?
- 44 Au prix de quel malentendu, duquel de ces silences dont parle, avec une netteté tranchante qui pourrait faire peur, Maeterlinck : « Si vous voulez vraiment vous livrer à quelqu'un, taisez-vous... » ?
- 45 « Menez-nous... », poursuit Proust, « menez-nous, voudrions-nous dire à Maeterlinck... » Nous mener ? Où donc ? « Dans le jardin de Zélande où croissent les fleurs démodées... »
- 46 Quand on lui demandait, pourquoi faites-vous toujours des têtes, Giacometti répondait : parce que je n'y arrive pas.

NOTES

1.

. R. BARTHES, *Œuvres complètes*, tome II (1966-1973), Supplément, Textes 1973 (p. 1588-1589).

Cette note en bas de page restera solitaire. Aurait-on idée de notes en bas de page à une lettre ?

RÉSUMÉS

Nichts ist schwieriger zu gestehen als das was ein Schriftsteller zum Schreiben zwingt. Einer dieser Sätze, auf gut Glück: „Ich hab halt so angefangen zu schreiben, ohne genau zu wissen warum, um wenigstens einstweilen zu vergessen, was ich wohl persönlich zu sein oder zu tun mag.“

AUTEUR

FRANCIS MARMANDE

Francis Marmande est Professeur de littérature à l'Université Paris VII-Denis Diderot. Il est également critique de jazz et collabore au journal *Le Monde* depuis 1977. Il a écrit plusieurs ouvrages sur Georges Bataille : *Bataille politique* (Presses Universitaires de Lyon, 1985), *L'Indifférence des ruines* (Parenthèses, 1985) et *Le Pur bonheur* (Lignes, 2011). Il fut également chargé d'éditer les trois derniers tomes des *Œuvres Complètes* de Georges Bataille.